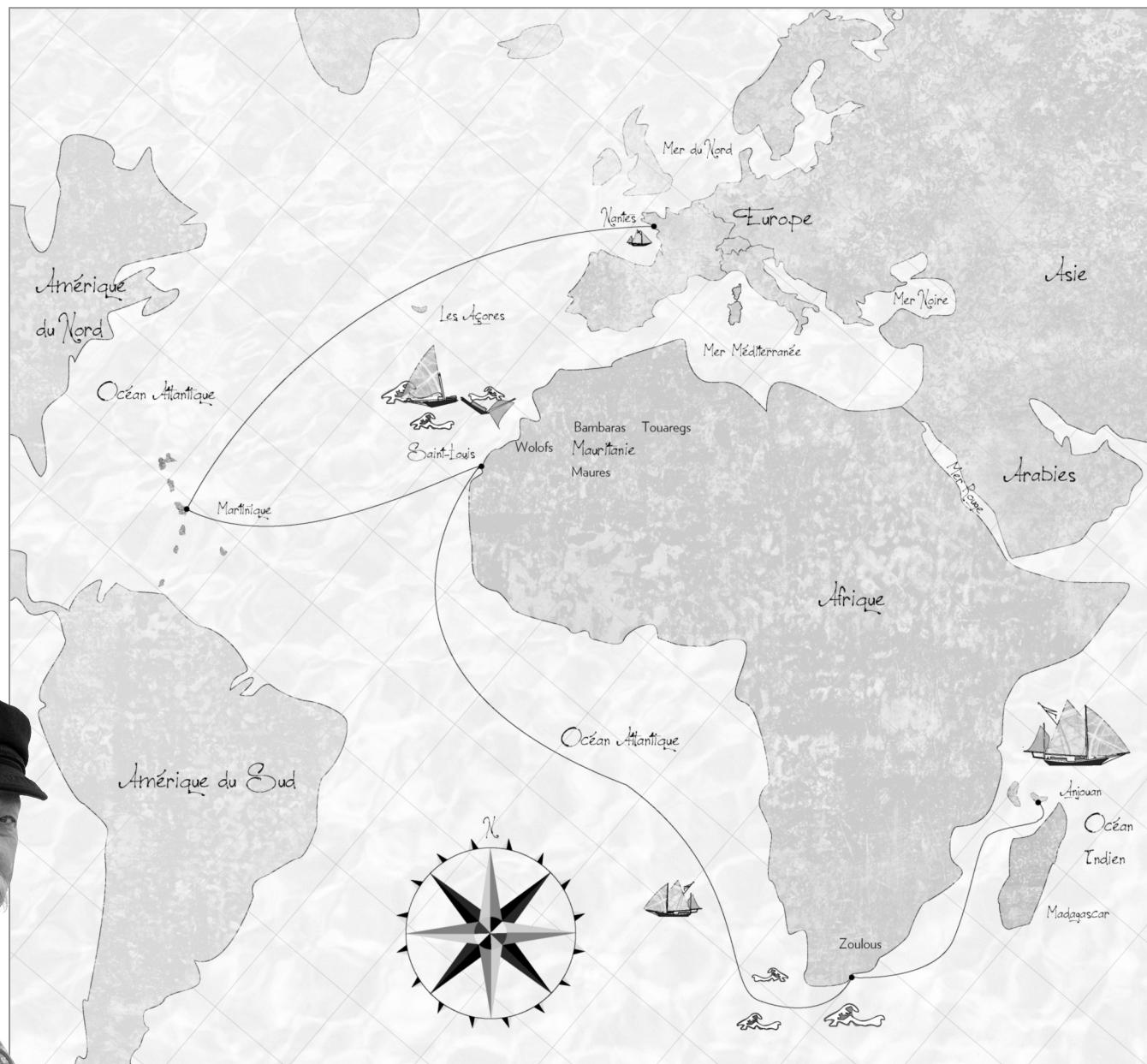
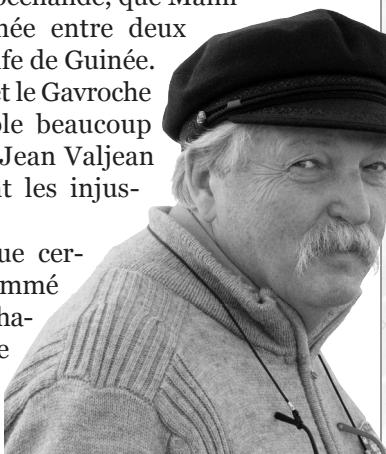


Yves Pinguilly est né un 16 germinal, jour anniversaire de l'exécution du poète révolutionnaire Fabre d'Églantine. Il a sucé le lait républicain quelques années à l'école laïque avant de connaître, jeune adolescent les coups et blessures du monde du travail. Sa découverte des poètes du début du xx^e siècle le mènera vers l'écriture.

Après la publication de quelques recueils de poésie, il choisira de créer pour la jeunesse des romans d'Aventure et d'Amour mais aussi des albums et quelques livres d'art. Il dit avoir toujours écrit de l'écriture, sans jamais oublier les belles histoires. Cette phrase que certains ont quelquefois trouvée un peu énigmatique souligne simplement à quel point il croit que tout se joue dans la langue, que l'on s'exprime pour les enfants ou les autres...

Aujourd'hui, alors que quelques décennies d'écritures et de voyages extraordinaires lui ont fait connaître le monde et particulièrement l'Afrique, il est l'auteur de cent cinquante livres. Amoureux des fées, il dit être allé au-delà du bien et du mal tout autant avec Viviane qu'il a rencontrée à Brocéliande, que Mami Wata qu'il a aimée entre deux vagues dans le golfe de Guinée. Le temps a passé et le Gavroche qu'il fut ressemble beaucoup aujourd'hui à un Jean Valjean infatigable devant les injustices du monde.

Yves Pinguilly, que certains ont surnommé « l'enchanteur alphabétique », se méfie des gens qui ne pleurent jamais au cinéma.



1 - Dans le lit du vent

Le jour était à peine débutant.

Nous étions sur *La Belle Hortense*, Agathe, Aowralla, mon père et moi.

Agathe serra tout d'abord Aowralla dans ses bras. Elle lui chuchota quelques secrets à l'oreille. Après cela, c'est moi qu'elle prit contre son cœur, moi qu'elle embrassa.

— Tu vas me manquer Émile...

Elle eut une hésitation et ajouta :

— Prends soin d'Ao. Elle sera un bon marin on le sait, mais n'oublie pas qu'elle est d'abord une femme.

Mon père faisait celui qui était plus peiné de voir partir « sa » *Belle Hortense* que son fils. Il ne savait pas plus que moi quels mots dire. Il me serra un instant et en guise d'au revoir, lança :

— Bon vent !

Aowralla et moi, sans dire un mot, nous les regardâmes descendre dans leur galawa* et glisser sur l'eau. C'est seulement quand ils eurent disparu derrière l'ourlet blanc de la plage, après un dernier signe d'adieu, que je remontai

l'ancre, seul, laissant croire à Aowralla que c'était l'effort que je faisais qui me donnait les larmes aux yeux.

Nous hissâmes la grand-voile. Doucement *La Belle Hortense* bougea, comme à regret. On aurait dit que tout comme nous, elle ne s'éloignait pas sans peine du parfum des jasmins et de l'ylang-ylang.

En moins d'une heure nous gagnâmes le lit du vent et j'eus le plaisir de voir notre grand-voile faire la fière, comme une mamelle bien pleine. Aowralla était restée près de moi à regarder Anjouan disparaître à l'horizon. Je lui confiai la barre et je descendis dans la cabine arrière dont mon père et moi avions refait le rouf en bois de badamier, comme celui de la cuisine et de la cambuse au pied du mât. Elle était toujours aussi habitable. Les deux couchettes étaient agréables et on pouvait s'y asseoir ou s'y allonger pour faire de beaux rêves. J'accrochai quand même mon hamac de l'une à l'autre. Depuis longtemps, en mer, je préférais m'endormir dans un hamac. Quand je m'y reposais je sentais vivre le bateau. Le balancement me parlait et me réveillait si la mer devenait trop forte sous un grain.

Les premières heures de navigation se passèrent presque en silence. Aowralla et moi étions devenus un peu timides, et puis j'étais occupé à observer la mer, le ciel et aussi à écouter le vent. Chaque route a son vent et je devais trouver notre vent pour descendre plein sud le long de la côte africaine.

Moi qui depuis de longs mois avais l'impression que le jour ressemblait à la nuit et la nuit au jour, je devais garder tous mes sens en alerte pour saisir la moindre nuance du temps et donner à *La Belle Hortense* sa meilleure chance. Nous courions tribord amures* et je sentais dans mon ventre vivre le bateau : c'était comme si tous ses efforts passaient en moi par mes pieds nus. Je digérais ainsi la force du vent. C'était bon. Cette force usait un peu, sans que je le sache encore, le malheur qui lestait mon cœur. Il faut dire que j'étais arrivé dix mois plus tôt à Anjouan, tout déralingué* par la mort d'Assia et que j'en repartais la mémoire encore ensanglantée.

J'avais pris le premier quart, et le deuxième. Je ne sentais pas la fatigue, le vent avait bon goût et j'étais bien content d'en avoir la bouche et les oreilles pleines.

— Émile, il faut manger pour vivre !

C'était une invitation et Aowralla s'était postée devant moi avec une grande cuillère en bois. Elle tendit le bras brusquement et sa cuillère devint aussi belliqueuse qu'un sabre d'abordage.

— Goûte, lèche.

C'était presque un ordre. Je léchai la cuillère et j'avalai quelques grains de riz.

— C'est bon ça, non ?

— Ao, c'est fameux. Qu'est-ce que tu as mis dans ta sauce ?

Elle éclata de rire et posa un doigt sur ses lèvres. J'attachai la barre avec un bout* et je la suivis dans la cuisine. Nous mangeâmes avec nos doigts, dans le même plat, comme elle l'avait toujours fait quand elle vivait au village, petite fille. Je découvris que j'avais vraiment faim et je mangeai deux fois plus vite qu'elle.

— Tu es gourmand aujourd'hui.

— C'est vrai...

— Celui qui est gourmand oublie ses maladies, il ne pense qu'à la nourriture.

— Tu crois ça toi ?

— Je le sais, je le crois.

Nous arrivâmes au fond du plat et elle m'avoua.

— C'était des œufs cuits dans la graisse de tortue...

— Des œufs de tortue, c'est ça ?

— Oui, et il en reste, on en mangera d'autres. Ma sauce pour le riz, c'est Agathe qui m'a appris à l'inventer, avec du curry, du piment et du jus de pamplemousse.

— Un jour je cuisinerai aussi. J'étais le coq* du bord pour mon premier voyage sur ce bateau.

Cinq jours et cinq nuits passèrent. À chaque crépuscule du soir, j'arrosai un peu mes pieds d'ylang-ylang. Le temps succédait au temps simplement et nous filions sur l'océan aussi vite que les rapides bonites qui ne mordaient jamais à l'hameçon de la ligne que je laissais à la traîne. Aowralla

et moi étions bien amatelotés* ensemble. Je n'avais aucun ordre à donner, elle devinait toujours, comme si elle lisait en moi. Elle qui avait grandi dans un pays d'Afrique où le troupeau est la seule richesse, devenait jour après jour une fille de la mer qui souquait les drisses* avec toutes les forces de son corps flexible comme une branche de palmier.

Nous naviguions le plus souvent seulement sous notre grand-voile. Nous n'étions pas pressés, et cela nous permettait de nous reposer, elle dans sa couchette et moi dans mon hamac. Certains matins, dès que le jour ouvrait les yeux, en bon gabier, j'établissais la voile sur notre beaupré* et sur notre mât de tape-cul*. Alors nous taillions la route avec fierté. Toute sous voiles, *La Belle Hortense* ressemblait à une mariée pressée d'aller à la fête. Un matin justement, alors que tenant la barre d'une main je buvais un thé, j'aperçus sur tribord une petite tâche, autant dire une verrue sur l'horizon. J'appelais Aowralla :

— Tu vois ça, là-bas ?

Elle regarda, et se glissa jusqu'à la proue, pour mieux voir.

— Est-ce que c'est un poisson mort ? Est-ce que c'est possible ?

— Non, les poissons mangent les poissons qu'ils soient vivants ou morts, c'est une des lois de la mer. Dans peu de temps, on devinera peut-être ce que c'est.

Le ciel et la mer avaient les yeux bleus, le vent se laissait avaler par nos voiles.

— C'est une pirogue!

— C'est une galawa...

Je laissai un instant la barre aux mains d'Aowralla et je descendis dans la cabine où j'avais mes cartes marines. J'étais à peu près certain que nous étions très éloignés de toute terre, mais je pouvais me tromper. Rien. Aucune des deux cartes que j'avais, indiquant ces parages, ne mentionnait la moindre petite île.

Quelques minutes plus tard nous distinguions l'embarcation, bien équilibrée avec ses deux balanciers. Elle semblait en promenade, ni plus ni moins. Insouciant, elle se laissait faire par la mer.

— Peut-être que le pêcheur qui était là-dedans est passé par-dessus bord et s'est noyé.

— Non, ce doit être une Lambwara* qui l'aura emmené sous l'eau pour l'aimer!

Je n'en dis pas plus, parce que j'aperçus à ce moment-là, un corps au fond de la pirogue. Je criai :

— Il y a un homme à bord!

Il ne pouvait m'entendre, pourtant ce fut comme un signal pour lui et il se redressa. Il nous regarda comme des importuns coupables d'avoir interrompu son sommeil. Pendant que je louvoyais pour l'approcher au plus près, Aowralla nous avait mis presque à sec de toile. Seul le petit foc* restait au vent pour me permettre de manœuvrer. Quand nous fûmes presque bord à bord, Aowralla lui lança un bout qu'il attrapa du premier coup. Un moment plus tard, il était sur notre pont.

Aowralla l'invita à boire. Il dégusta quatre grandes louches d'eau, et regarda nos tonneaux comme s'il s'agissait d'une source du Paradis! Je l'invitai à venir s'asseoir près de moi. Aowralla prit la barre. Il nous sourit. Le moment était venu de le questionner.

— Qui êtes-vous, un poisson ou un homme?

— Je suis Mouhamadi Maoulida. Je suis pêcheur. Je suis de Maoré.

Il raconta sa simple histoire.

— Je suis parti pêcher, un matin. J'ai fait ma première prière sur la plage, et sur ma galawa je me suis éloigné. Le poisson est vite venu mordre ma ligne. Je n'ai pas été raisonnable, il mordait et mordait et moi j'en voulais encore, comme une gourmandise.

Aowralla éclata de rire et lança :

— Celui qui est gourmand oublie ses maladies, il ne pense qu'à sa gourmandise!

Je ne répondis rien, mais je lui fis un clin d'œil complice. Mouhamadi continua. Quand je repris mes sens, j'avais fait une pêche miraculeuse et je pouvais remercier le Prophète pour ses bienfaits, mais j'étais loin de toute côte et impossible de retrouver la terre. Les courants et les vents m'emmenèrent...

— Et alors?

— Alors, j'avais mon poisson pour seules provisions et il me fallait tenir jusqu'à la côte d'Afrique.

À ce moment-là, Aowralla s'écria :

— Mais, c'est quoi ça?

Elle désignait du doigt la ligne que j'avais mouillée comme chaque jour.

— Ça mord ! Ça alors, je n'ai rien pris depuis notre départ d'Anjouan et voilà que ça mord.

Le pêcheur me regarda faire tout d'abord, puis il me prit la ligne des mains. Avec patience il fit venir le poisson jusqu'à nous. Nous eûmes beaucoup de mal à le monter à bord, il pesait... il pesait... au moins cinq kilos, ou huit... difficile à dire. C'était un mérrou. Quand il fut à mes pieds, je le saluai d'un :

— Bienvenue à bord.

Aowralla tout de suite nous informa :

— Je vais nous préparer un *ntouzi fi wanazi**.

— C'est quoi ça ?

— Tu le sais, Agathe t'en a servi et elle m'a tout appris de ses manières.

Je la regardai, interrogatif et lui demandai :

— Tout ?

— Oui, tout et tout.

Deux heures plus tard, avec Mouhamadi, nous étions devant un grand plat qui parfumait la cuisine. Il mit le premier sa main dans le riz au poisson qui baignait dans une bonne sauce. Aowralla avait eu de la chance. Nous étions en mer depuis moins de dix jours et il nous restait beaucoup de tomates, d'oignons, de noix de coco vertes et assez de poivre pour faire éternuer toute la mer !

— C'est bon ? demanda-t-elle.

Nous ne répondîmes pas. Nos doigts dans le plat et nos bouches pleines parlaient pour nous.

Je décidai de prendre la galawa en remorque jusqu'à la côte africaine dont nous n'étions guère éloignés. Je ne pouvais pas laisser ce pêcheur-là, seul, à la fortune de la mer. J'allai chercher une aussière* en coco dans la cale et peu après le tour était joué : nous avons la pirogue à la traîne.

La Belle Hortense, je le sentais, n'était pas très heureuse d'être tenue en laisse, en plein océan, mais je la rassurai de quelques paroles, à la manière des paysans de Bretagne qui parlent à leur cheval quand il fatigue, pour dessoucher une prairie.

Je calculai notre position. Mouhamadi me regardait comme si j'étais un magicien. C'était certainement la première fois qu'il voyait des instruments de navigation. Quand je mesurai la hauteur du soleil avec mon octant, il resta silencieux et dès ce moment, malgré mon jeune âge, il me respecta autant qu'un *fundi** qui sort dignement de la mosquée, un vendredi. Il ne toucha qu'avec ses yeux la rose des vents* qui pourtant n'avait aucune épine. Il l'admirait.

— Dans moins de deux jours nous verrons la côte d'Afrique. On s'est beaucoup abaissé vers le sud, je ne sais pas où vous débarquer.

Il me sourit et répondit simplement :

— Sur la côte c'est bon. Quand les vents tourneront, je reviendrai vers Maoré.

— Seul, avec la galawa ?

— Seul ou pas seul, Dieu décidera.

Le jour suivant fut sans surprise, des oiseaux vinrent nous reconnaître : l’Afrique n’était pas loin. Il fallut attendre l’autre matin pour distinguer la bande brune de la terre. Mouhamadi ne voulut pas nous laisser gagner la côte. Il choisit de naviguer seul sur sa pirogue à balancier jusqu’à la plage.

Aowralla le gâta ! Il eut droit à au moins deux livres de poisson séché, quelques mangues, du riz et un peu d’eau.

Juste avant de quitter notre bord, il se pencha vers moi et me murmura :

— Sois béni et que ce que tu engendreras avec Aowralla soit béni.

— Mais Aowralla et moi...

— Regarde-la, et apprends à la lire comme tu lis le ciel et le soleil pour savoir où est ton bateau. Apprends. C’est une femme au long cou qui a de la hardiesse. Apprends. Elle est un gué où s’abreuver.

Il enjamba le plat-bord et glissa dans sa pirogue. Il s’éloigna de nous, sans se retourner. Je le suivis du regard plus d’une heure sans cesser de me demander si c’était vraiment un pêcheur ou un *djinn*.

— Tu rêves Émile ?

— Non, je regarde Mouhamadi là-bas. Peut-être qu’il va s’envoler et redevenir oiseau ou plonger pour retrouver sa Lambwara.

Je laissai *La Belle Hortense* dans les mains d’Aowralla. Je me sentais épuisé. Ce soir-là, le soleil ne tomba pas dans la mer, nous le vîmes s’enfoncer au loin derrière une plage, dans une brousse africaine certainement. J’avais allumé un falot à notre proue, et je m’installai appuyé contre le rouf de la cuisine et de la cambuse*, une ligne à la main. Je ne voulais rien faire d’autre que pêcher. Aowralla tenait la barre et veillait sur les voiles qu’elle avait, seule, établies. Il me fallut attendre une petite heure avant de sortir des vagues une dorade au nez camus. Une belle pièce. Sans rien dire, je la vidai. Sans réfléchir, j’avais décidé que mon tour était venu de préparer un repas et de servir Aowralla qui depuis notre départ d’Anjouan, avait dépensé plus de forces que deux gabiers, pour mon bien-être et celui de *La Belle Hortense*.